

Un moment solennel

Le mardi 18 décembre dernier, le musée du Quai Branly à Paris accueillait la traditionnelle cérémonie de remise des Prix de la Fondation Chirac.

Kyymet Altan > P. 5



Je me mets entièrement au numérique Hüseyin Latif > P. 5



Exposition « À l'Est, la guerre sans fin - 1918-1923 » au Musée de l'Armée

Jusqu'au 20 janvier, les Archives diplomatiques du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères contribuent à l'exposition « À l'Est, la guerre sans fin - 1918-1923 », au Musée de l'Armée à Paris, dans laquelle on retrouve notamment une lettre de 1921 de Mustafa Kemal adressée à Aristide Briand de 1921, alors que la France sera la première puissance occidentale à reconnaître le gouvernement de Mustafa Kemal Atatürk.



Aujourd'hui la Turquie

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 166, Janvier 2019



Download on the App Store

GET IT ON Google play



L'exposition « La poésie est partout » pour le centenaire d'İlhan Berk

Du 21 novembre 2018 au 20 janvier 2019

Dr. Mireille Sadège > P. 10

Les « gilets jaunes » : récit d'un mouvement social sans précédent



Alors que les doutes persistent sur la nature et l'ampleur du cinquième acte de mobilisation des « gilets jaunes », ce samedi 15 décembre, le préfet de police de Paris, Michel Delpuech, a annoncé la reconduction d'un dispositif de sécurité « semblable » au week-end dernier. Retour sur un mouvement social inédit ayant déjà rassemblé plus de 200,000 manifestants.

La genèse du mouvement des « gilets jaunes »

La crise des « gilets jaunes » naît d'une contestation croissante des automobilistes à l'égard de l'augmentation des prix des carburants. Le gouvernement, qui a rehaussé les taxes sur l'essence et le gazole de respectivement 4 et 7 centimes d'euros depuis 2018 dans le cadre d'une augmentation progressive jusqu'en 2022, peine à éteindre la flamme qui s'allume sur le net. Les appels à la mobilisation inondent les réseaux sociaux. Le samedi 17 novembre, près de 280,000 manifestants (selon les chiffres du ministère de l'Intérieur) bloquent les routes dans toute la France.

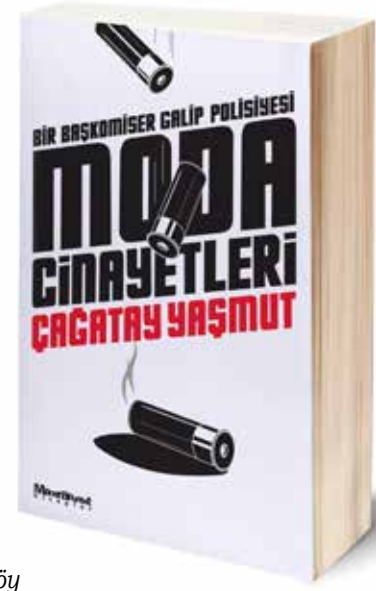


(lire la suite page 3)

Çağatay Yaşmut, le justicier de Kadıköy

Pour ce premier numéro de 2019, Eren Paykal a eu le plaisir de s'entretenir avec Çağatay Yaşmut, l'un des écrivains les plus importants de la littérature policière turque. Il est le récipiendaire du Prix du roman policier de la Feuille d'or du journal Dünya (2012) pour son livre « Kadıköy Cinayetleri » (Les Crimes de Kadıköy). Ses romans policiers, édités par la maison d'édition stambouliote Oğlak Maceraperest, sont souvent évoqués dans des revues spécialisées sur la littérature policière.

Lorsque Çağatay Yaşmut travaillait dans le secteur de la finance, il écrivait pour le plaisir, mais, après la crise économique de 2001, il a dû interrompre sa carrière professionnelle et s'est alors dédié entièrement à l'écriture après avoir suivi plusieurs ateliers de littérature durant lesquels il a pris conscience de ses capacités en la matière. Son aventure en tant qu'auteur a commencé avec « Beyoğlu Çıkmazı » (L'Impasse de Beyoğlu), dans lequel il raconte les aventures du commissaire principal Galip dans les rues malfamées de Beyoğlu. Par la suite, il a continué à exploiter le personnage de Galip. On le retrouve ainsi dans « Şarkılar Susunca » (Quand les Chansons se sont tues, 2009) ainsi que dans « Beni Yavaş Öldür » (Tue-moi lentement, 2010) et dans « Kadıköy Cinayetleri » (Les Crimes de Kadıköy, 2012). Après une courte interruption, il a écrit un recueil de nouvelles : « Doktor Ceyda'yı kim Öldürdü? » (Qui a tué la doctresse Ceyda ?, 2017). Quant à son dernier livre, « Moda Cinayetleri » (Les Crimes de Moda), il a vu le jour fin 2018.



Le commissaire Galip, originaire de Kadıköy, a été très apprécié par les connaisseurs du genre. Vous êtes-vous inspiré d'une personne réelle ?

En réalité, je me suis inspiré de mon caractère auquel j'ai ajouté de mauvaises

habitudes qui ne me ressemblent pas. Si de mon côté j'aime me cultiver et avoir une vie relativement tranquille, Galip ne va jamais au cinéma, au théâtre, il ne lit jamais de livres et rarement la presse. De plus, il n'aime pas la technologie, il est macho et il peut facilement en venir aux mains. C'est un fumeur compulsif et il peut rester chez lui sans rien faire pendant des heures. Malgré ces traits de caractère qui ne me ressemblent pas, il est possible qu'inconsciemment j'aspire à la vie que mène Galip. Une chose est sûre, nous avons des points communs, à commencer par ce côté légèrement dépressif, mais surtout notre amour inconditionnel pour Kadıköy.

Il existe plusieurs sous-genres dans les romans policiers. Où vous situez-vous ?

En effet, plusieurs sous-genres existent selon le sujet ou les méthodes d'écriture utilisées. On retrouve ainsi les thrillers, les livres d'espionnage, le roman noir, les romans à suspense, le whodunit, le grand banditisme, etc. Par exemple, dans les romans noirs, un véritable détective sillonne les rues, les événements progressent d'une façon dynamique tout en prenant en considération l'environnement social.

(lire la suite page 7)

Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire des relations internationales



Renouer avec la nature

Ce premier éditorial de 2019, je l'ai écrit le 21 décembre, lors du solstice d'hiver, la nuit la plus longue de l'année. Dans le calendrier zoroastrien, c'est une nuit de fête appelée Shabe Yelda où l'on veille jusqu'au lever du soleil pour célébrer la naissance de la lumière, car, à partir de cette nuit, les jours commencent à s'allonger.

(lire la suite page 6)

Retour sur...

Dans l'espoir d'un monde plus éveillé..., Ekin Çankal, P. 6

Nouveau Renault Kadjar : presque rien ne l'arrête !, Daniel Latif, P. 8

Les Jeux olympiques de Paris 2024, Suphi Baykam, P.9

La rencontre de Taner avec des demi-masques -1, Mine Çerçi, P. 12

Éric-Emmanuel Schmitt : « La littérature est un moyen de lutter contre la bêtise, l'intolérance et la simplification des idées »



(lire la suite page 11)

« Le temps doit changer »

Meliha Serbes et Sati Karagöz > P.10





Dr. Olivier Buirette

L'Europe centrale début 2019 : où en sommes-nous ?

Le 9 novembre 2019, nous devrions célébrer les 30 ans de la chute du mur de Berlin ainsi que le début d'un processus qui devait, en moins de 20 ans, réunifier l'Europe afin d'ouvrir une nouvelle page de la construction de l'Union européenne (UE) dont l'un des tournants majeurs fut la signature du Traité de Maastricht en 1992.

En effet, après une phase rapide - et compréhensible - de l'élargissement d'abord militaire avec l'intégration de ces pays au sein de l'OTAN, l'élargissement à l'Est de l'UE devait se faire en quatre grandes phases.

La première fut en 1995 avec l'intégration de l'Autriche, neutre depuis 1955, au sein de l'UE. Ce fut ensuite le tour de l'ensemble - ou presque - des pays d'Europe centrale et orientale, les PECO, en 2004 auxquels on ajouta, en 2007, la Roumanie et la Bulgarie. Enfin, la Croatie, en 2013, est devenue le 28^e membre de l'UE jusqu'à ce que, avec le *Brexit* en 2017, le nombre de membres retombe à 27.

Bien des choses se sont produites depuis ces dates et il serait trop long d'y revenir. Toutefois, on peut dégager un certain nombre de nouveaux paramètres qui sont apparus à partir de 1989 et qui ont eu un impact direct sur l'Europe centrale.

Le premier d'entre eux est le retour en puissance et en influence de la Russie depuis le début des années 2000. Ceci a eu pour effet de rééquilibrer la position dominante des États-Unis à la suite de

la fin de la guerre froide et de diminuer l'influence de cet État sur l'Europe centrale, mais aussi sur les ex-Républiques soviétiques que sont la Biélorussie, l'Ukraine ou encore la Moldavie ; l'actualité de ces derniers mois est encore là pour l'illustrer.

Le second de ces paramètres a été la très grande déception de ces pays quant à leur récente adhésion à l'UE. En effet, dès 2008, une crise économique mondiale et majeure devait frapper durement ces économies encore fragiles, ce qui a eu pour conséquence d'entraîner un processus de reconstitution des partis nationalistes - voire extrémistes - dans des sociétés qui sortaient pourtant traumatisées par plus de 40 ans de totalitarisme.

Le troisième paramètre est bien sûr le coup d'arrêt donné à la construction de l'UE avec le double rejet, en 2005, du projet de Traité constitutionnel, ce qui devait encore donner l'image d'un pilotage à vue de l'Union, naviguant au jugé des crises diverses qui allaient par la suite déferler sur celle-ci.

Hélas ces crises allaient précipiter davantage les problèmes et cimenter cette dérive des pays du centre européen, puis européens, et par la suite de nombreux pays dans le monde entier qui tous devaient céder à des gouvernements nationalistes, radicaux, voir au-delà.

La crise de l'Euro, la crise bancaire puis la crise grecque et les plans d'austérité drastiques pour les pays du sud de l'Europe, et enfin la crise migratoire - dont

la « route des Balkans » passe justement par l'Europe centrale - devaient achever de déstabiliser ces sociétés fragiles et provoquer la remontée dans l'opinion publique de partis politiques proposant des solutions simplistes en refermant celles-ci sur elles-mêmes.

Ainsi, alors que les années 20 du XXI^e siècle sont sur le point de débiter, un grand nombre de ces pays européens sont dirigés par des gouvernements conservateurs, parfois xénophobes. Les principaux États concernés sont la Pologne, la République tchèque, mais aussi la Hongrie qui a vu la fameuse *Central European University*, fondée par le milliardaire d'origine hongroise Georges Soros, fermer ses portes ; tout un symbole, car elle incarnait justement l'ouverture de l'Europe centrale vers le monde après 1989.

Tous ces États font le pari d'une UE qui continuera à s'affaiblir et qui, au soir des élections européennes de mai prochain, pourrait bien choisir une autre voie pour son avenir.

Tout est possible en effet et les paramètres évoqués plus haut pourraient bien, en se conjuguant, dégager assez de forces pour que ce scénario se produise. Car, qui avant la mi-novembre 2018 avait entendu parler des « Gilets Jaunes » et de l'importance que ce mouvement devait jouer par la suite en France ? Personne ou presque. Qui pouvait prévoir l'évolution politique en Italie avant juin 2018 ? Là aussi, personne - ou peu de monde - ne l'a vu arriver.



Nous entrons donc dans une période d'incertitudes. Nous croyions jusqu'il y a encore quelques mois que cela ne concernait qu'une Europe centrale fragilisée, avec un processus similaire aux années 1930. Finalement, nous nous apercevons que ces problèmes deviennent de plus en plus globaux, et c'est, de manière paradoxale, ce constat qui fait que nous assistons à tant de replis sur soi de la part de nombreux États alors que nous devrions être plus solidaires, car l'unité a toujours fait la force. Cependant, il est vrai qu'une période de crise engendre ce genre de choses.

Espérons alors l'arrivée d'un ultime paramètre dans les prochaines années, une accélération du rythme de l'Histoire, qui nous permettrait d'envisager une sortie rapide de ces temps de crise et un retour vers une régulation démocratique et positive de notre monde.

En attendant, la première échéance sera les élections européennes de mai 2019 qui proposeront un choix très clair : prendre une autre voie que ces 60 ans de construction européenne ou poursuivre tous ensemble et solidairement l'œuvre - certes difficile - entamée après pas moins de trois conflits européens qui avaient sinistrement ensanglanté notre continent au XX^e siècle.

À trois mois du Brexit, le gouvernement britannique dans l'impasse

Plus de deux ans après le référendum du 23 juin 2016 à la suite duquel les citoyens du Royaume-Uni se sont prononcés en faveur de leur sortie de l'Union européenne (UE), la Première ministre britannique, Theresa May, qui s'est vu confier la lourde tâche de mener les négociations de l'accord sur le « brexit », se retrouve dans une impasse. L'UE, qui espérait clore les discussions avec Londres à la mi-novembre, campe sur ses positions. De son côté, Mme May semble incapable de convaincre le Parlement britannique. L'accord conclu en novembre et validé par l'UE devait être présenté à la Chambre des Communes le 11 décembre. Or le rejet plus que probable de cet accord par les députés britanniques a contraint la Première ministre à reporter le vote au 21 janvier 2019 au plus tard.

Désormais, la discorde repose principalement sur le sort de la frontière de 500 km entre la République d'Irlande et l'Irlande du Nord. En 2016, 31 % des exportations nord-irlandaises étaient destinées à la République d'Irlande, tandis que 30.000 personnes franchissent la frontière quotidiennement. La sortie du Royaume-Uni rétablirait les contrôles entre les deux

Irlandes, ce qui, d'une part, freinerait le commerce entre les deux pays, et d'autre part, fragiliserait l'accord de paix du Vendredi Saint du 10 avril 1998. L'Irlande du Nord est partagée entre le Parti unionniste Démocratique (PUD) pro-brexit et pro-britannique qui soutient la sortie de l'Irlande du Nord de l'UE avec le maintien d'une frontière terrestre poreuse, et le Sinn Féin, parti républicain pro-européen qui œuvre pour le maintien de l'Irlande du Nord dans l'UE avec à terme la réunification de l'Irlande. Pour le gouvernement britannique, l'éventualité d'un rétablissement de l'unité de la péninsule irlandaise est inenvisageable. C'est ce point précis qui rend la mission de Mme May particulièrement délicate.



Afin de résoudre le problème posé par la frontière entre la République d'Irlande et l'Irlande du Nord, le négociateur en chef du brexit pour l'UE, Michael Barnier, a intégré à l'accord une clause dite de « filet de sécurité » ou « backdrop ». Son but est d'accorder à l'Irlande du Nord un statut spécial, et ce jusqu'à la date butoir du 31 décembre 2020 pour l'avenir des relations futures entre l'UE et le Royaume-Uni. Ainsi, l'Irlande du Nord resterait soumise aux normes européennes en matière de santé, de fiscalité et de réglementation, mais surtout sa frontière avec la République d'Irlande échapperait au rétablissement du contrôle des biens et des personnes. Ce contrôle serait alors effectué entre l'Irlande du Nord et le reste du Royaume-Uni. Le gouvernement britannique a donc fermement rejeté cette disposition, qui, selon lui, n'ouvrirait pas seulement la voie à la réunification de l'Irlande, mais surtout au démantèlement du Royaume-Uni. Seulement, Londres ne bénéficie pas d'une grande marge de manœuvre, car l'UE, qui se retrouve en position de force, rejette toute réouverture des négociations. Jean-Claude Juncker, le Président de la Com-



mission européenne, a en effet affirmé que l'UE n'était pas disposée à renégocier si ce n'est « à la marge », « pour apporter quelques précisions, quelques questions d'interprétation ».

Theresa May a donc les mains liées, même après avoir remporté un vote de confiance au sein de son propre parti (à 200 voix contre 117) le 12 décembre. Tandis que l'opposition dénonce l'incapacité de la Première ministre à parvenir à un accord satisfaisant les deux parties, la date du brexit, censé se produire le 29 mars 2019, approche à grands pas. Après avoir reporté le vote, la chef du Parti conservateur a annoncé se rendre à Bruxelles afin d'obtenir des « garanties juridiquement contraignantes » sur le caractère provisoire de la clause « backdrop ». C'est à peu près la seule option qui lui reste dans l'espoir de convaincre ses députés, et ainsi d'éviter la catastrophe que représenterait un divorce sans accord.

* Arthur Didier Deren

Les « gilets jaunes » : récit d'un mouvement social sans précédent

(Suite de la page 1)

La mobilisation est reconduite le week-end suivant, puis celui d'après. Bien que la participation soit en baisse (166,000 manifestants le 24 novembre puis 136,000 le 1^{er} décembre), les manifestations sensibilisent l'opinion par leur violence et préoccupent le gouvernement. Le 5 décembre, en réaction à l'ampleur des protestations des « gilets jaunes », le Premier ministre Édouard Philippe annonce l'annulation de la hausse des taxes sur les carburants prévue pour 2019, à quelques jours de la tenue d'un quatrième acte de mobilisation. C'est une première bataille remportée par ce mouvement social inédit, mais entre-temps, les gilets jaunes ont multiplié et généralisé leurs revendications.



La justice sociale au cœur du débat

Rapidement soutenus par tous les partis de l'opposition, du Rassemblement National (RN) à la France Insoumise (FI), en passant par les Républicains (LR), et plus tardivement rejoints par les lycéens, étudiants et syndicalistes, les gilets jaunes ont vu leurs revendications progresser vers une contestation plus globale de l'injustice sociale qu'ils incombent à un Président « déconnecté » de la réalité des Français. L'élargissement de ces revendications a entraîné l'exportation rapide du mouvement outre-mer, notamment à La Réunion, et en Belgique, où une première manifestation s'est produite à Bruxelles le samedi 8 décembre. Le corps des manifestants s'étend principalement à la classe moyenne inférieure dont le pouvoir d'achat a baissé des suites de la baisse des allocations logement, du gel des prestations sociales, d'une hausse de la fiscalité-tabac et, finalement, d'une hausse de la fiscalité énergie. Le gouvernement est accusé d'accroître les inégalités sociales et fiscales après avoir favorisé les plus aisés, notamment au travers de la suppression de l'Impôt de solidarité

sur la fortune (ISF) et de l'instauration d'un prélèvement forfaitaire unique sur le capital. À cela s'ajoutent des revendications écologiques, pointant du doigt l'inaction d'Emmanuel Macron en matière d'environnement. Ce dernier est accusé d'instrumentaliser la taxe carbone, qui inclut la taxe sur les carburants et qui est supposée financer la transition énergétique, afin de renflouer les caisses de l'État.

Un mouvement inédit par sa forme

Au-delà de ses revendications variées, le mouvement des « gilets jaunes » innove par sa forme. Purement spontané, auto-proclamé « apolitique », il regroupe en effet des opinions politiques de tout bord, d'un extrême à l'autre, ce qui produit parfois certaines contradictions. La démocratie active est mise en avant, via l'organisation d'assemblées générales conclues par des votes à main levée. Les « gilets jaunes » insistent sur l'égalité au sein du mouvement. Aucun leader n'a émergé, seuls huit porte-paroles considérés comme de simples « messagers » ont été nommés par le mouvement. Leurs modes d'action consistent d'une part en le blocage de routes par l'occupation de péages et de ronds-points de manière systématique et de l'autre en la tenue chaque samedi de manifestations dans les principales villes de France.

Aux contestations pacifiques des marcheurs est venue s'ajouter la violence des casseurs qui s'est manifestée ces deux derniers samedis par des immeubles et voitures incendiées ainsi que par des affrontements avec les forces de l'ordre. Si le gouvernement a insisté comme à son habitude sur la nécessité de séparer les revendications des casseurs de celles des manifestants, il est apparu évident que certains gilets jaunes, qui l'ont ensuite assumé dans les médias, ont pris part aux échauffourées. Cette montée des tensions a contraint Emmanuel Macron à réagir. Premièrement en termes de sécurité, le quatrième acte des mobilisations du 8 décembre ayant observé la mise en place d'un dispositif de sécurité « sans précédent », selon le directeur général de la gendarmerie nationale, Richard Lizurey. 89,000 policiers et gendarmes ont été mobilisés dans toute la France, dont 8,000 à Paris, appuyés par 12 blindés déployés dans la capitale. La mobilisation du 8 décembre a conduit à l'interpellation de 1,723 individus dans toute la France (dont 1,150 à Paris). D'un côté, le gouvernement assure que chacune de ces in-

terpellations « résulte d'infraction ». Mais de l'autre, les manifestants dénoncent la « violation du droit de manifestation » par les autorités qui, par un usage abusif de l'infraction de « participation à un groupement en vue de la préparation de violences et de destructions », tenterait de dissuader si ce n'est d'effrayer les potentiels manifestants.

La question des violences policières

Plus récemment, les accusations de violences policières ont pris une place croissante dans le débat. Selon les chiffres du ministère de l'Intérieur, six personnes sont décédées et 1,407 personnes ont été blessées (dont 46 grièvement) depuis le début des mobilisations. L'un des décès concerne une femme de 80 ans qui aurait succombé à ses blessures provoquées par l'utilisation par la police d'une grenade lacrymogène à Marseille, le 2 décembre. L'Inspection générale de la Police nationale (IGPN) a été saisie. Parmi les blessés, une partie importante l'a été par les forces de l'ordre, de plus en plus critiquées pour l'utilisation de lanceur de balle de défense (LBD) ou « flash-balls » et de grenades de désencerclement, particulièrement dangereuses. Jusqu'ici, 22 enquêtes ont été ouvertes par l'IGPN pour des faits présumés de violences policières. Cette affaire a eu un vif retentissement, en France et au-delà des frontières. Le Président russe, Vladimir Poutine, ainsi que le porte-parole du ministère des Affaires étrangères de l'Iran, Bahram Qassem, ont en effet profité de l'occasion pour admonester Emmanuel Macron tandis que le Président turc, Recep Tayyip Erdoğan, a dénoncé « l'usage disproportionné de la force » par la police à l'encontre des manifestants.



Néanmoins, le préfet de police de Paris, Michel Delpuech, a annoncé sur RTL le maintien d'un dispositif de sécurité « semblable » au précédent en prévention à l'éventuel cinquième acte des mobilisations.



Quelles perspectives pour l'État et les gilets jaunes ?

Les gilets jaunes sont divisés depuis l'intervention d'Emmanuel Macron à la télévision le lundi 10 décembre, au cours de laquelle plusieurs mesures ont été annoncées afin d'apaiser les tensions. Le 13 décembre, le Premier ministre, Édouard Philippe, a annoncé un « projet de loi resserré » afin de porter devant le Parlement ces mesures qui comprennent donc l'augmentation du SMIC de 100 euros par mois, l'annulation de la hausse de la CSG pour les retraités touchant moins de 2000 euros par mois, l'incitation à une prime de fin d'année demandée aux employeurs « qui le peuvent » et enfin la défiscalisation des heures supplémentaires. Si certains gilets jaunes ont reconnu une première avancée, le Président de la République est avant tout fustigé pour ne pas être revenu sur la suppression de l'ISF, mais également pour l'absence de mesures en faveur des jeunes et de l'environnement. Le mouvement est donc fragmenté entre ceux qui se recentrent sur l'occupation des ronds-points et qui veulent se diriger vers de nouvelles formes de protestation, et ceux qui souhaitent reconduire les manifestations dans la capitale.

Quoi qu'il en soit, les dispositions prises par le gouvernement ne sont qu'une première étape pour Emmanuel Macron, qui fait toujours face à deux défis majeurs. Le premier est de rétablir l'égalité fiscale entre les plus modestes et les plus favorisés. Malgré les mesures annoncées, le retour sur la suppression de l'ISF, qui a pris une place presque symbolique dans le débat, semble être un prérequis à un retour au calme. Le second est la conciliation de la justice sociale et de la transition énergétique. La taxe carbone, dont le bien-fondé n'est que très peu remis en cause, est critiquée surtout parce qu'elle ne finance pas ce pour quoi elle a été conçue, c'est-à-dire la transition énergétique. En outre, elle pèse essentiellement sur les plus démunis, et encore plus sur les habitants des régions rurales défavorisées pour lesquels l'utilisation de l'automobile est une nécessité. Tels sont les deux chantiers auxquels doit s'atteler l'exécutif, car si le nombre des participants est en baisse, les différents sondages d'opinion témoignent d'un soutien massif de la population au mouvement des gilets jaunes.

* Arthur Didier Deren

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

Ce qu'il faut retenir de l'« Affaire Khashoggi »

Tout y est : une disparition, une victime, des suspects, une enquête, du suspense et même diverses théories du complot pour pimenter le tout... « L'affaire Khashoggi » aurait pu être un bon thriller si cette tragédie, aux éléments macabres divulgués au compte-gouttes par les médias turcs, ne nous éclairait pas une nouvelle fois sur le cynisme politique et n'avait pas mis en lumière la menace qui pèse chaque jour un peu plus sur les journalistes d'abord, mais aussi sur tous ceux qui osent élever la voix pour défendre les droits de l'Homme.

Tout commence le 2 octobre quand Jamal Khashoggi, éditorialiste saoudien au Washington Post qui vivait en exil aux États-Unis depuis 2017, entre dans le consulat d'Arabie saoudite à Istanbul pour ne plus jamais en sortir. Que lui est-il arrivé ? Qui est derrière cette disparition ? Les médias s'emparent de l'affaire. Tous les regards se tournent vers Riyad et l'on pointe du doigt Mohammed Ben Salman, de son surnom MBS. Du côté des autorités saoudiennes, on nie d'abord tout en bloc. Le journaliste de 59 ans aurait quitté le consulat après avoir effectué des démarches administratives. Mais l'enquête turque avance et tout laisse à penser que Jamal Khashoggi, qui n'hésitait pas à critiquer la politique saoudienne, a été la cible d'un assassinat extraterritorial mené à bien par un commando de 15 hommes dépêché par

les autorités saoudiennes. Face aux éléments incriminants et sous la pression internationale, l'Arabie saoudite confirmera finalement le meurtre « prémédité » de la voix dissidente du régime plus de deux semaines après cette mystérieuse disparition, mettant en avant une « altercation » durant une opération « non autorisée » qui aurait mal tourné.

Le problème, c'est que la version saoudienne ne convainc personne alors que l'affaire a provoqué une vague d'indignation planétaire. Cette histoire est gênante pour le prince héritier lui-même qui voit la réputation du royaume et ses ambitions diplomatiques sérieusement remises en question, mais aussi pour ses partenaires occidentaux, à commencer par Washington. Sur le plan diplomatique, les « grands » de ce monde sont on ne peut plus embarrassés.

Dans les capitales européennes et à la Maison-Blanche, après les condamnations d'usage, des demandes d'explications, quelques sanctions cosmétiques et un semblant de débat sur un éventuel embargo sur les ventes d'armes au royaume, on ménage le grand allié si lucratif et l'on tente d'épargner la « Maison des Saoud ». Les intérêts stratégiques et mercantiles ont encore une fois raison de tout le reste.

Mais derrière cet enchevêtrement de stratégie réaliste politicienne, cette affaire rappelle avant tout le danger qui pèse sur les journalistes. Pour rappel, selon Reporters Sans Frontières, 65 journalistes ont été tués en 2017 pour avoir simplement effectué leur travail – 39 ont été assassinés. En 15 ans, ils sont 1,035 à avoir payé le prix du sang. Par ailleurs, dans le cadre de cette macabre et scan-



daleuse histoire, comment ne pas évoquer la situation des droits de l'Homme dans des pays tels que l'Arabie saoudite et le danger qu'encourent tous ceux qui osent défendre ce que l'on qualifie de « valeurs universelles ». La situation est déplorable, voire révoltante. L'ironie de la situation est on ne peut plus choquante alors que dans la dernière chronique post-mortem de Jamal Khashoggi dans le Washington Post, « Ce dont le Monde Arabe a le plus besoin, c'est de liberté d'expression », le journaliste de renom insistait sur le fait que le musellement des journalistes, la désinformation, la propagande « se déroulent sans que la communauté internationale ne trouve rien à y redire, sinon de vagues condamnations puis un silence gêné ».

* Camille Saulas

Recep Tayyip Erdoğan au 13^e Sommet du G20

Du 30 novembre au 1^{er} décembre s'est déroulé le Sommet du G20 à Buenos Aires, en Argentine. Cette conférence diplomatique fut malheureusement l'occasion de noter encore une fois les faiblesses actuelles qui traversent le multilatéralisme. Néanmoins, le Sommet a permis au président de la République turque de rencontrer un certain nombre de ses homologues et d'aborder des sujets cruciaux pour la Turquie.

Si, en marge du Sommet, le président turc s'est entretenu avec ses homologues chinois, chilien et argentin ainsi qu'avec le Premier ministre néerlandais Mark Rutte, le Premier ministre japonais Shinzo Abe et la Première ministre Theresa May, Recep Tayyip Erdoğan a aussi rencontré à deux reprises Donald Trump. Les deux *leaders*, dont les relations étaient encore il y a peu extrêmement tendues avant de s'apaiser à la suite de la libération du pasteur américain Andrew Brunson, ont discuté de sujets qui empoisonnent les relations turco-américaines. Recep Tayyip Erdoğan a ainsi dénoncé une nouvelle fois la connivence américaine avec l'organisation considérée comme responsable de la tentative

de coup d'État de juillet 2016 : le mouvement Gülen (FETÖ). De plus les sanctions américaines contre Halkbank ont été abordées, tout comme la situation à Idlib, mais surtout à Manbij. En effet, Ankara et Washington avaient convenu début juin d'une feuille de route impliquant le retrait des YPG (une organisation considérée comme terroriste par Ankara du fait de ses liens avec le PKK) de Manbij, à l'est de l'Euphrate, mais la mise en œuvre ayant été retardée, la colère de la Turquie ne cessait d'augmenter avant l'annonce surprise, le 19 décembre, du retrait américain de Syrie.

Sans surprise, la question syrienne a aussi longuement été abordée durant la rencontre avec Vladimir Poutine. Après s'être entretenu durant une heure avec le chef du Kremlin, le président turc a évoqué la possibilité d'organiser une nouvelle rencontre entre les dirigeants français, allemands, russes et turcs afin d'aborder, comme ce fut le cas en octobre dernier, la situation à

Idlib où Moscou et Ankara se sont mis d'accord en septembre dernier pour créer une zone démilitarisée afin d'éviter un assaut ravageur du régime syrien sur cette dernière enclave rebelle au nord-ouest du pays ; un accord qui reste précaire alors que les escarmouches sont courantes dans la région. Les deux dirigeants ont évoqué d'autres « questions vitales », et en premier lieu le projet du gazoduc TurkStream. Vladimir Poutine s'est d'ailleurs dit ravi de la coopération avec Ankara que ce soit sur le dossier syrien ou en matière de coopération économique et commerciale.

C'est aussi le comportement du président turc envers le prince héritier saoudien qui fut scruté lors de ce G20 du fait des lourdes présomptions qui pèsent sur MBS dans la disparition du dissident saoudien, Jamal Khashoggi, à Istanbul. Il n'a ainsi échappé à personne la tension palpable entre les deux *leaders* lorsque le président turc est passé devant le principe héritier pour la traditionnelle photo de famille du G20. D'ailleurs, le chef de l'État turc ne s'est pas privé de souligner le fait que le meurtre du chroniqueur du Washington Post est un « problème mon-



dial » et d'appeler de nouveau les autorités saoudiennes à une enquête approfondie et à collaborer avec la Turquie pour faire la lumière sur les circonstances de sa disparition, le tout en ménageant sa relation avec le royaume.

À la fin du sommet, Recep Tayyip Erdoğan s'est envolé pour le Paraguay puis pour le Venezuela. Durant cette tournée sud-américaine, la coopération économique et commerciale, mais aussi sécuritaire ainsi que le renforcement des relations bilatérales dans les domaines de l'éducation, de la culture, des sciences et de la technologie furent au cœur des préoccupations. Ainsi, à son retour d'Amérique du Sud, le chef de l'État turc, qui a souligné que les rencontres avec ses homologues avaient été on ne peut plus productives, a déclaré lors d'une conférence de presse : « Nous continuerons à développer nos relations bilatérales et multilatérales avec les pays de l'Amérique latine et de la région des Caraïbes ».

* Camille Saulas



Aujourd'hui
la Turquie

Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0723189645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Berk Mansur Delipinar, Celal Biyıklıoğlu, Daniel Latif, Derya Adıgüzel, Doğan Sumar, Eren

Paykal, Ersin Uçkardeş, Ezgi Biçer, Hugues Richard, İnci Kara, Kasım Zoto, Kenan Avcı, Kemal Belgin, Mehmet Erbak, Merve Şahin, Nami Başer, Nolwenn Allano, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sirma Parman, Camille Saulas • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Correction : Sati Karagöz • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

Il m'a envoyé un mail pour me dire que la pédagogie faisait partie de sa vie. Il disait que la première actionnaire de son entreprise était sa professeure de mathématiques et déploirait que des enseignants soient forcés de répéter le même cours pendant des années afin de respecter un programme... Récemment, il a décidé d'établir un nouveau programme de *coaching* de haut niveau et intensif.

Pour le créer, il a sélectionné une trentaine de projets. La première promotion s'est rapidement présentée à lui. Il a adoré cette expérience et a donc décidé de réitérer l'expérience en créant cette fois un programme plus coûteux qui, malgré le fait qu'il ne sera pas accessible à tous, promet davantage de résultats et s'adapte à un grand nombre de sujets.

Il insiste sur trois points afin de mieux appuyer sa méthode pédagogique qui en finit avec les contraintes classiques d'une formation !

1. Un entrepreneur n'a pas toujours le luxe de se limiter à un seul sujet

Une formation est souvent centrée sur un sujet (*copywriting*, création d'un site internet...).

Sauf qu'il existe des périodes dans la vie d'un projet où tout va vite, trop vite :

— Les enjeux deviennent trop importants : il faut prendre du recul.

— Les fondamentaux de l'entreprise ne sont pas solides : il faut vite tout reprendre.

Je me mets entièrement au numérique

— La stratégie doit changer, le premier modèle économique n'était pas le bon : il faut partir dans une autre direction.

— Le calendrier déborde : il faut vite réorganiser son temps pour ne pas finir en *burnout*.

— Des recrutements sont en cours : il faut passer d'une productivité individuelle à une productivité collective.

— Les stratégies marketing (*peux-tu me relire cette newsletter ? Peut-on travailler ensemble sur le plan marketing de 2019 ?*)

— Les stratégies de développement (*quelles sont nos priorités ? Qu'est-ce qui peut nous permettre de grandir fortement et sainement l'an prochain ?*)

— Les problématiques de production pour les sites e-commerce (*est-on sûrs qu'il faut continuer de gérer nous-mêmes l'expédition des colis au lieu d'externaliser ?*)

— Les sujets de financement (*faut-il qu'on aille chercher un prêt bancaire, une levée de fonds, un autofinancement ? Quelles sont les implications de chaque sujet ?*)

— La gestion de l'équipe (*quels sont les objectifs de chacun ? Quelles sont les routines de com-*

munication entre l'équipe ? Est-ce que chacun sait ce que l'autre fait ?)

Il se définit comme « un membre fantôme » de l'entreprise, toujours présent en coulisses, qui sait tout et qui peut intervenir très rapidement.

2. Il faut permettre le développement professionnel et personnel

Il désire que le développement professionnel soit synonyme de développement personnel. Il a pris conscience qu'il existe souvent certains blocages qui peuvent nuire au développement d'une entreprise. Il est très difficile de surmonter soi-même ces blocages et de prendre du recul sur ses propres actions. Selon lui, la présence d'un *coach* extérieur permet d'apporter un regard neuf sur les difficultés et d'identifier rapidement les axes d'améliorations et les problématiques à traiter.

3. La réactivité compte

Ce qui compte pour un entrepreneur qui veut développer son entreprise, c'est d'avoir les réponses à ses questions quand il en a besoin. C'est pour cette raison que s'est imposé le *coaching* illimité, durant une période définie. Le nombre de places par promotion y est limité à dix. Le *coach* accompagne son élève de différentes façons :

— Le *coach* doit avoir accès à tout : les réseaux sociaux, le site internet, les documents internes. Plus le *coach* a d'éléments, plus son accompagnement sera efficace.

— La communication asynchrone (Mails, SMS, Whatsapp, etc.) : C'est l'élément le plus important sur lequel repose ce *coaching*, car ces moyens de



communication sont plus flexibles pour le *coach*, mais, car cela permet aussi à l'élève d'avoir rapidement accès à une personne référente pour obtenir des conseils ou des avis sur des situations particulières.

— Point hebdomadaire : Il est important que l'élève communique avec le *coach* de manière hebdomadaire pour l'informer de ses avancées...

— Pour les besoins urgents : L'élève a le numéro personnel du *coach* et peut l'appeler directement lorsqu'il en a besoin. * * *

J'ai écrit cet article en reprenant certaines phrases de leur message de promotion diffusé sur Instagram. Désormais, j'estime que c'est le bon moment. J'ai donc décidé de me mettre entièrement au numérique.

Les lettres comme le « i » ou le « e » sont très appréciées.

Bientôt, les manifestations deviendront des « i-manifestations », les grèves des « e-grève » et la police deviendra la « e-Police » ou la « i-Police » ; leurs matraques seront des « e-matraques » ou des « i-matraques » !

Vous aussi vous pouvez créer vos propres noms et actions numériques ! Soyez prêts à l'« e-matruage » !

Un moment solennel

Le mardi 18 décembre dernier, le musée du Quai Branly à Paris accueillait la traditionnelle cérémonie de remise des Prix de la Fondation Chirac. Aujourd'hui la Turquie y était. Pour l'occasion, le président de la République du Ghana Nana Akufo-Addo, le ministre de l'Europe et des Affaires étrangères Jean-Yves Le Drian, le ministre de la Culture Franck Riester, le maire de Bordeaux Alain Juppé, Jean-Pierre Raffarin et des dizaines d'invités triés sur le volet, du monde de la culture, de la politique et de l'économie se sont réunis. Pas de mélodrame, ni au contraire de festivités. L'heure était à la sobriété. Car l'objectif commun de ces personnes était de reconnaître, récompenser et encourager les héros du quotidien. Quels que soient nos désaccords. Quelles que soient nos opinions. Mettre

en lumière ceux qui agissent modestement pour des causes justes et pour défendre ceux qui ne le peuvent pas. Ainsi, deux prix ont été décernés cette année.

Un prix pour la justice

Le premier, le Prix Chirac pour la prévention des conflits, a été décerné à Dinushika Dissanayake. Avocate de formation, cette Sri-Lankaise utilise le droit pour réparer, à son échelle, un pays « où la guerre est un mode de vie ». Au sein de l'ONG LST, elle œuvre pour une justice transitionnelle, qu'il s'agisse d'aider le peuple dans des cas de spoliations de terres ou bien de disparitions forcées. Elle publie également des ouvrages de vulgarisation juridique pour aider les populations à connaître et défendre leurs droits et propose même des amendements constitutionnels pour une société plus juste. Travaillant désormais pour Amnesty International, elle compte utiliser les 50 000 euros associés au prix pour créer un fond permettant de poursuivre ses actions. Vous l'aurez compris, elle met son savoir-faire pour les personnes démunies, les personnes oubliées. Pour son peuple. Comme l'a si bien dit le président ghanéen : « Madame, votre travail nous oblige ».

Un prix pour l'accueil

Le second, le Prix Culture pour la paix, a été remis à l'Atelier des artistes en exil, basé dans le XVIII^{ème} arrondissement de Paris. Cet atelier accueille des artistes réfugiés afin de leur permettre de poursuivre leurs passions. C'est très symbolique. Dans une société de plus en plus utilitariste, où l'art est méprisé et relégué au second plan, le lauréat de cette année met du baume au cœur. Car l'art est un exutoire pour ces gens. Car l'art n'est pas utile au sens traditionnel du terme et c'est précisément pourquoi il faut l'encourager. Alain Juppé considère même « la culture comme arme de lutte ». Ces personnes ont été contraintes de fuir leur pays, mais cette association leur permet de s'exprimer, de créer, de prendre du plaisir, d'assumer une partie de ce qu'ils



sont. Comme l'expliquait Jean-Yves Le Drian dans un discours poignant, les personnes investies dans cette association permettent de faire perdurer « la tradition d'accueil de la France » à travers l'art qui est « le meilleur antidote contre les préjugés et la violence ».

Du baume au cœur

Il existe un tas de personnes qui aident d'autres personnes au quotidien dans des structures dédiées ou simplement avec leurs proches et voisins. L'on pourrait penser que ces deux prix sont dérisoires tant d'autres acteurs œuvrent sans reconnaissance ni moyen. C'est précisément car il existe un long chemin à parcourir pour davantage de reconnaissance et d'aide que cette cérémonie est nécessaire. Il s'agit d'un début, d'une bonne initiative, d'un moment d'optimisme. Un moment qui ne crée pas de rêve, mais permet au moins de dissiper des cauchemars. Reste à souhaiter que ce moment se démultiplie.

* Kiymet Altan





Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

(Suite de la page 1)

La coutume veut qu'on lise des poèmes du grand poète persan Hafez et que l'on mange des fruits secs et des grenades. Les Iraniens utilisent toujours le calendrier zoroastrien basé sur les saisons et la nature. Une vie respectueuse de la nature semble bien loin de nos sociétés industrialisées et de consommation de masse où ce qui prime est la rentabilité économique.



Néanmoins, il existe des initiatives qui échappent à cette tendance. C'est le cas de la ferme Gündönümü, spécialisée dans l'élevage biologique et située près d'Istanbul. Je m'y suis rendue avec des élèves des clubs de l'environnement des lycées français Notre-Dame de Sion et Saint Michel ainsi qu'avec leurs professeurs Seval Erol et Inci Kimyonsen. Chaussés de bottes en plastique, nous avons été accueillis par la propriétaire Aysun Sökmen qui nous a parlé de l'élevage biologique respectueux de l'environnement.

La visite a commencé avec la dégustation du lait biologique produit dans cette ferme et elle s'est poursuivie par la découverte de l'élevage de bovins qui sont particulièrement choyés. En effet, si en 2000, Aysun Sökmen a commencé par l'élevage industriel, depuis 2004 elle a opté pour l'élevage biologique après qu'une grande partie de son troupeau ait succombé à la maladie l'année précédente. Consciente de l'importance des soins dont doivent bénéficier les animaux, la propriétaire veille au respect des conditions d'hygiène, elle s'assure que les bêtes bénéficient d'un accès permanent à des espaces en plein air et elle réduit la part du blé dans l'alimentation de ses vaches au bénéfice d'une alimentation végétale variée et équilibrée, issue exclusivement de l'agriculture biologique provenant de l'exploitation. Si ce régime alimentaire réduit la quantité de lait que les vaches sont en mesure de produire, les bénéfices sont néanmoins consé-



Renouer avec la nature

quents avec, en premier lieu, l'allongement de la durée de vie de ces dernières. Par ailleurs, Aysun Sökmen veille à renforcer la couverture végétale du terrain de la ferme afin que le sol retienne mieux l'eau et soit plus fertile. Ce processus est d'ailleurs soutenu par l'utilisation des déjections des animaux qui, une fois mélangées à la paille, se transforment en fertilisant naturel – le sol est riche en matières organiques, ce qui va favoriser la croissance naturelle des cultures. Les OGM, les produits chimiques de synthèse comme certains pesticides sont évidemment strictement prohibés.

En définitive, l'objectif de l'élevage biologique est de respecter les équilibres naturels, c'est-à-dire l'harmonie entre les sols, les végétaux et les animaux. Lors de cette visite, nous avons eu la chance de rencontrer Matthieu Pedergrana l'architecte et responsable de la construction de maisons bioclimatiques et solaires qui se trouvent sur l'exploitation. Celui-ci nous a expliqué que, depuis deux ans, des volontaires se relayent afin de faire vivre ce projet. Après avoir participé à des ateliers leur permettant d'apprendre à concevoir ces maisons respectueuses de l'environnement, des volontaires de tous les âges et de tous les milieux s'attellent à la construction de ces maisons bioclimatiques et solaires.



Matthieu Pedergrana nous a fait visiter les lieux. Nous avons donc pu découvrir trois maisons différentes, recouvertes avec de l'enduit, qui ont été conçues selon trois techniques distinctes : « Nous avons utilisé des matériaux naturels pour les bâtir, mais nous avons aussi prêté une grande attention à l'esprit du projet en créant des maisons bioclimatiques et solaires. Ainsi, il y a de grandes vitres au sud des édifices qui permettent de capter le plus de lumière possible afin de chauffer les maisons en hiver. Pour l'été, le toit est assez long pour que le soleil ne rentre pas de façon excessive et que la maison reste à une température agréable. Par ailleurs, nous avons installé des matériaux isolants sur la toiture afin de ne pas perdre la chaleur en hiver, d'une part, et pour qu'elle ne rentre pas en été d'autre part », nous a expliqué l'architecte.

Si l'objectif est le même pour toutes les maisons, les techniques employées pour les construire sont hétéroclites. Nous étions donc en présence de trois édifices



différents puisque le premier a été bâti à partir de bottes de paille, alors qu'une autre maison a été construite avec des briques de terre crue, tandis que, pour la dernière, l'architecte a choisi la technique du « béton de paille » qui consiste à mélanger de la paille avec de la terre liquide afin d'obtenir une matière collante permettant de construire les murs.



Matthieu Pedergrana poursuit ses explications : « Nous avons utilisé ces trois techniques afin de définir laquelle était la plus facile à mettre en œuvre, laquelle était la moins chère, et enfin laquelle permettait d'avoir la maison la plus confortable durant l'hiver ».

Tout est donc pensé pour obtenir des maisons écologiques et durables, mais également agréables à vivre. Sacs de terre pour les murs extérieurs, béton de paille pour les murs intérieurs, bouteilles vides recouvertes de terre sableuse puis liquide pour le sol, la décoration n'est cependant pas mise de côté : « Pour la couleur et les décorations murales, on applique une première couche puis une seconde couche d'une autre couleur et l'on vient graver le mur avant que l'enduit sèche », détaille l'architecte.

Dans l'esprit du projet, le ciment est aussi absent que le sont les produits industriels et chimiques au sein de l'exploitation agricole, car finalement ce qui compte pour l'avenir c'est bien la motivation et l'intelligence de faire les choses autrement.



Ekin Çankal

Dans l'espoir d'un monde plus éveillé...

Fin 2018, nous constatons heureusement une prise de conscience quant à la menace grave qui pèse sur la Terre. Les jeunes descendent désormais dans les rues pour défendre leur futur. Mais l'on se rend compte que les dirigeants ne seront ni la solution ni les sauveurs. Une jeune suédoise de 15 ans est au cœur d'un mouvement mondial : le « Strike 4 Climate Action ». Greta Thunberg a voulu envoyer un message aux candidats pour les élections qui ont eu lieu en septembre dans son pays en ne se rendant pas à l'école durant trois semaines parce qu'elle estimait qu'aucun programme ne permettait de préserver la planète des effets du changement climatique. Devenue une source d'inspiration pour les jeunes du monde entier, en Australie, plus d'un millier d'élèves ont fait comme elle l'école buissonnière. Ils sont descendus dans les rues et ont paralysé la circulation routière en clamant : « We'll be less activist, if you'll be less shit ». Dernièrement, Greta Thunberg était à Katowice, en Pologne, pour l'ouverture de la conférence mondiale pour le climat (COP24). L'adolescente y a rencontré le Secrétaire général des Nations unies António Guterres. Durant la conférence, 30 élèves ont répondu à l'appel de cette jeune activiste à Katowice et ont été acceptés dans la zone privée de la conférence. Ce n'est plus le temps de fonder ses espoirs sur les autres pour faire changer les choses. Il est temps d'agir pour que le monde évolue. Quant à la Turquie, il faut malheureusement accepter que, malgré des groupes de jeunes qui s'emploient à sensibiliser la population par l'intermédiaire d'activités de nettoyage, nous vivons dans un pays mal éduqué sur la question écologique. Le taux de recyclage en Turquie est on ne peut plus mauvais alors que le pays est l'un des premiers pays à produire le plus de déchets ménagers. Néanmoins, l'initiative du métro d'Istanbul mérite d'être saluée alors qu'elle vise à encourager le recyclage dans une ville qui compte presque 20 millions d'habitants. Grâce aux distributeurs automatiques, il est désormais possible d'ajouter du crédit sur sa carte de métro en échange de bouteilles en plastique. En revanche, en ce qui concerne l'usage des sacs plastiques, une campagne de sensibilisation est indispensable. Au-delà de tout ceci, nous avons besoin de plus de sincérité, car nous n'avons qu'une seule planète et qu'une seule chance pour la sauver. En 2019, il ne faut pas rater le train. Peut-être qu'un(e) Thunberg local(e) se manifestera lors des prochaines élections en Turquie... Qui sait...



Çağatay Yaşmut, le justicier de Kadıköy

Ce n'est pas seulement l'identité du criminel qui compte, c'est aussi le mobile du crime. Je pense que l'on peut envisager mes œuvres comme des romans noirs puisque la société y a toute sa place.

Je tiens à souligner qu'il existe un lien très fort entre le crime et la ville dans lequel il se produit. Dans le roman noir, la ville constitue l'essence même du crime. C'est d'autant plus important que, de nos jours, les ambitions personnelles, l'appât du gain, ou encore les haines sont vécus dans une superficie restreinte (la ville) et ces sentiments ont vaincu les valeurs spirituelles puisque, avec les flux migratoires, il n'y a plus de culture unique, la cohabitation et les normes sociales partagées par tous ont disparu. Cela a naturellement provoqué l'augmentation des crimes. De plus, le système capitaliste prédomine dans les villes. Donc, lors des crises économiques, il n'est pas étonnant que le capital mafieux resurgisse au grand jour. Il est alors tout naturel que les détectives de la littérature policière courent après les criminels dans les grandes agglomérations. C'est le cas de mon héros.

Qui sont les auteurs de polars que vous aimez lire ?

L'Association des Auteurs de Livres policiers de Turquie a été fondée récemment et compte près de 80 auteurs. Personnellement, j'essaie de tous les lire. Étant un adepte du roman noir, je me sens proche des auteurs de ce genre. Mais si vous voulez vraiment une liste, en haut du tableau je mettrais Raymond Chandler. Pour moi, c'est l'un des représentants les plus importants du roman noir et de la littérature policière plus généralement.

J'aime aussi beaucoup Jeremiah Healy et Lawrence Sanders. Par ailleurs, j'adore le commissaire Martin Beck créé par le couple d'écrivains suédois Per Wahlöf et Maj Sjöwall. Comment ne pas évoquer aussi l'auteur prolifique grec Petros Markaris qui a créé le personnage du commissaire Charitos ?

Chez tous ces auteurs, on décrypte, derrière les crimes, la corruption et la détérioration sociale dans leurs pays respectifs. C'est aussi le cas avec Donna Leon qui a imaginé les aventures du commissaire Brunetti avec pour arrière-plan Venise dans la brume, mais dans toute sa somptuosité. Elle parvient à juxtaposer avec brio le roman noir et le whodunit. Enfin, Agatha Christie est bien entendu une véritable icône, même s'il m'arrive de lui reprocher de ne pas faire assez participer le lecteur dans la résolution des crimes.

À l'exception de « Qui a tué la doctresse Ceyda ? », vos livres sont des romans. Allez-vous écrire d'autres nouvelles ?

J'aime le format des nouvelles. Il me permet de m'étendre sur plusieurs sujets intéressants. Cela offre aussi la possibilité de se pencher sur un sujet sans développer en profondeur la vie personnelle de notre personnage principal. Je vais donc continuer à écrire des nouvelles.

Pouvez-vous nous parler brièvement de votre dernier livre « Moda Cinayetleri » ?

J'y raconte l'enquête entourant le meurtre d'un géologue et de sa femme à Moda. Cette enquête va entraîner Galip et son équipe à lutter contre des organisations terroristes.



Vous habitez à Kadıköy et êtes un amoureux de ce quartier. Il en est de même pour Galip. En ce qui vous concerne, pourquoi cet attachement à Kadıköy ? Trouverons-nous dans vos prochains livres des descriptions des beautés et des spécificités de Kadıköy ?

Quand on habite 50 ans dans un tel endroit, on ne peut qu'y être fortement attaché. Je suis très heureux d'y vivre et d'écrire sur ce quartier. J'estime que c'est un avantage pour l'auteur et ses lecteurs que le roman se déroule dans des endroits connus par l'auteur. Cela permet de créer une sensation de réalité tout en décrivant de façon objective le contexte du crime. Ses rues sombres, ses endroits maléfiques et ses dangereux malfaiteurs ne pourront prendre vie que sous la plume d'un auteur qui connaît les lieux. Je vais continuer à écrire sur Kadıköy, d'autant plus que ça me plaît d'être connu comme étant un écrivain de Kadıköy.

* Propos recueillis par Eren Paykal



Votre Santé



Meliha Serbes

Les vertus des plantes

À l'origine, l'Homme a été placé au beau milieu d'un jardin ; l'existence de l'humanité à travers les siècles ne se passe-t-elle pas aussi dans un jardin ? Partout où notre regard se promène, du fond des mers où croissent les algues jusqu'aux rochers qui dominent les plus hautes montagnes et qui se trouvent couverts de glace ou de lichen et de mousse, la terre semble être un jardin infini dont nous sommes les maîtres et qui est confié à nos soins. Il est donc tout naturel que nous aimions nous occuper de ces plantes diverses qui sont le vêtement et la parure de la terre.



Punica Granatum

Pourvoir aux besoins les plus essentiels de la vie, soulager les maux de l'humanité, enrichir les arts des produits les plus indispensables, servir à l'usage, à l'utilité et à l'agrément de l'homme, telle est la mission du règne végétal. Ainsi, il mérite que nous fassions une étude sérieuse sur ces richesses.

La Saga de Zora en livre !



Vous la découvrez au fil de nos numéros depuis avril 2018. La petite Zora arrive enfin en livre ! Le regard bienveillant d'une mère sur la malice et la spontanéité d'une enfant qui vous fait partager avec bonheur ses aventures ; c'est ce que propose Christine Duquenne en quelques coups de crayon.

Vous en voulez encore ? Alors, n'hésitez plus et procurez-vous le livre des premiers dessins des péripéties de Zora qui vous amènera avec elle dans les rues d'Istanbul ou qui vous conviera à ses jeux et dans ses échanges avec ceux qu'elle aime.

Dépêchez-vous, il n'y aura – pour le moment – que cent exemplaires !





Nami Başer

Éric-Emmanuel Schmitt, auteur prolifique ayant écrit 23 pièces de théâtre et

autant de romans, a reçu le Prix Littéraire Notre-Dame de Sion des Lycéens. Le 28 novembre, il s'est rendu dans cette école d'Istanbul afin d'y recevoir les honneurs. Comme on ne pouvait pas se contenter du peu, on en a profité pour lui proposer de faire au lycée une conférence sur le thème « *Écrire en langue française aujourd'hui — rayonnement mondial et importance des prix littéraires* », avec comme modératrice le Professeur Füsün Türkmen, titulaire de la chaire internationale Léopold Sedar Senghor pour la francophonie à l'Université de Galatasaray et Présidente de la Fondation éducative Notre-Dame de Sion.

Très ouvert aux autres formes d'expression artistique depuis qu'il fait partie du prix Goncourt, il a par exemple avoué que, alors qu'il ne pouvait lire auparavant que les classiques, il s'intéresse maintenant aux jeunes auteurs et aux nouveaux textes du fait de sa curiosité intarissable. Il a aussi raconté comment, à dix-sept ans et s'étant déjà fait remarquer par ses écrits, il avait annoncé au président français Valéry Giscard

Éric-Emmanuel Schmitt à Istanbul

d'Estaing — qui l'avait invité et lui avait demandé ce qu'il pouvait faire pour lui — qu'il voulait rencontrer en personne Léopold Sedar Senghor. Chose promise, chose due. Il avait ainsi, à cette époque et si jeune, pu rencontrer ce grand écrivain et homme politique qui a voué sa vie à la paix et à la littérature.

C'est par la suite qu'il a commencé à exposer ses talents d'homme de lettres. Là encore, il a eu recours à des anecdotes pour raconter ses débuts en tant qu'auteur autonome au style bien particulier. Éric-Emmanuel Schmitt avait découvert en lui une capacité d'imitation. Il se sentait ainsi en mesure de reproduire des textes de Balzac ou de Proust, mais aussi de faire du faux Dumas, du faux Chateaubriant, etc. En revanche, il y avait aussi en lui une capacité incroyable en matière de recherche, d'où sa singularité. Il fallait donc absolument qu'il arrive à écrire son propre texte. C'est comme



cela que, quand il a refait dans sa première pièce un remaniement des aventures de Don Juan, il a développé, dès son premier travail, un style bien à lui. Cette pièce s'appelle *La nuit de Valognes* et tourne autour de quatre femmes séduites par Don Juan. Évidemment, il participe lui-même à cette réunion particulière et y brille par ses virevoltes.

Tout en exposant ses secrets d'écriture, il a su se référer à plusieurs points particuliers de sa vie pleine de rencontres, en nous expliquant comment il a tourné des films adaptés de ses romans, y compris en Turquie, avec Omar Sheriff et d'autres personnalités diverses. Le tout a été couronné par les réponses qu'il a données à toutes les questions inattendues qui lui ont été posées.

Parmi les spectateurs, j'avais deux étudiants qui se préparent actuellement à jouer dans une de ses pièces, *Le visiteur*, où l'on assiste à une conservation entre Freud et Dieu — ou un fou qui s'est échappé de l'hôpital. Jusqu'alors, nous avions joué deux pièces d'Éric-Emmanuel Schmitt : *Les petits crimes conjugaux* et *Oscar et la dame rose* (Yıldız Kenter y était formidable). Heureusement, nous continuerons à en voir d'autres. Sancakay, qui va jouer Anna Freud, l'a promis.



Ali Türek

Les Mains du Bonheur

Je viens de terminer un livre particulièrement remarquable. Ce récit hors norme d'un architecte était accompagné des plus belles images de ce photjournaliste de renom que l'on a perdu il y a très peu de temps. Les photos sont signées Ara Güler. Le récit porte sur la vie de Sinan, l'architecte. Il est signé par le grand Abidin Dino, décédé il y a exactement quinze ans.

Dans la biographie imaginaire du grand architecte impérial, connu par son simple épithète « Mimar » qui fait tout simplement référence à l'architecte, Dino retrace les traits d'un génie. Ses mots construisent un monument de respect, ils composent une ode au personnage de Sinan. À partir de là, et au fil des pages, Abidin Dino dresse un véritable éloge au génie créateur de l'être humain.

Un jeune garçon né dans un petit village d'Anatolie centrale avance lentement dans la boue, laissant derrière lui la ville de Talas. Il a les traits, l'humeur et l'humour de son âge. Devant une madrasa, nous sommes les témoins de l'émerveillement et du réveil de ce jeune garçon. Est-ce qu'il pourrait, un jour, faire mieux ? « *Oui, il pourrait. Tant qu'il s'agit de la pierre, on pourrait tout faire.* »

Dans les lignes de cette biographie imaginaire, on suit, à bout de souffle, l'itinéraire d'un architecte en herbe jusqu'au sommet d'un art impérial. Le jeune garçon allait devenir le maître par excellence de l'architecture ottomane.

Abidine, comme on le connaissait en France, avait rédigé ce récit imaginaire, à Paris, presque quarante ans après le début de son exil. Entre-temps, avec sa femme, Güzin Dino, qui elle seule incarnait la littérature turque dans le Paris académique, il était devenu le centre incontournable du monde intellectuel engagé des gens de Turquie.

Après ses années stambouliotes où il a fondé le groupe D rassemblant les peintres d'avant-garde en 1933, il a lancé, toujours dans cette ville, un atelier d'art dans l'immeuble des Camondo. Après avoir subi une résidence forcée pour ses opinions politiques à Adana, dans la terre de Yaşar Kemal, il a choisi Paris pour son exil.

Toute sa vie, il a gardé un intérêt profond pour les arts de sa Terre, de l'Anatolie. Les artistes de son pays, les poètes, les *aşık*, les troubadours anatoliens, les peintres et les architectes, ont trouvé leur digne place dans ses lignes et ses traits.

Il avait, lui-même, transmis à ses lecteurs la célèbre interrogation de Nazım Hikmet, son grand ami : « *Peux-tu dessiner le bonheur, Abidine ?* »

Je voudrais laisser, bien consciemment, la question du bonheur et de sa probable définition aux philosophes. Mais peut-on le dessiner ?

À cette question bientôt séculaire, on ne peut répondre que par un « oui ». Oui, on le peut. J'en suis persuadé. Rien que par ses « mains » publiées en France, Abidin Dino, quinze ans après sa disparition, continue à le faire.

Nouveau Renault Kadjar : presque rien ne l'arrête !

Chez Renault, malgré le fait qu'il ne s'agisse pas d'une nouveauté, l'on se surprend encore de la signification étymologique du nom Kadjar. D'aucuns affirmeront naïvement qu'il fallait un nom « punchy », pour ne pas dire aux assonances musclées. Soit, mais il faut tout de même reconnaître que le hasard fait bien les choses ! En effet, Kadjar fait référence à une tribu nomade perse. Si le constructeur français voulait quelque chose de plus viril en dénomination, le voilà bien servi avec un véhicule bien plus charismatique qu'un Captur. Esthétiquement plus réussi qu'un Koleos, voici un entre-deux qui illustre parfaitement un mélange des genres que l'on appelle plus vulgairement chez les constructeurs automobiles : le SUV !

Un segment au succès indéniable, qui force les constructeurs à persister et à faire des véhicules sportifs, mais utilitaires, qui brouillent toute cible socio-culturelle. Car, il reste encore difficile de définir réellement qui sera l'acheteur

potentiel du Kadjar. Mokka, Tiguan, Qashqai, Tucson... la liste est longue ! Et pour cause, malgré un marché ultra concurrentiel, Renault se targue d'avoir vendu plus de 450 000 unités dans le monde. Une raison de plus de persister et de rester présent sur ce marché ultra concurrentiel notamment en Europe.

Avec une calandre élargie, et hélas un bien trop gros losange à l'avant et à l'arrière, on remarque de nouveaux inserts chromés qui bordent les optiques LED qui intègrent désormais les clignotants. Impossible d'ignorer qu'il s'agit de LED. Il suffit de s'approcher des phares avant pour y lire la mention « led pure vision ». Quant aux feux arrière, il arborent fièrement la mention « led Light design ».

On ouvre la porte, et l'on lit sur le seuil « Black edition » ; une mention qui, en plus de la petite plaque latérale et des jantes noires spéciales, vous donnera l'impression d'embarquer dans une voiture produite en série limitée. Pourtant, rassurez-vous, il s'agit bien là d'un niveau d'équipement.

Le raffinement se poursuit à l'intérieur avec des enceintes Bose. L'omniprésence du volant, jusque sur la console de bord et dans l'habitacle d'une sellerie mixte similicuir alcantara aux surpiqures rouges vous feront presque croire que vous êtes à bord d'une super sportive. Presque !

L'on comprend que l'on a affaire à une presque baroudeuse lorsque l'on aperçoit cette poignée à gauche, que le passager peut saisir. Elle s'avérera être un atout gagnant et un gain de confort lors des escapades « off road ».

Après avoir arpenté les routes sinueuses de Sardaigne, nous arrivons près de la mer. Les chemins deviennent de plus en plus chaotiques, j'approche à bonne allure, 39 km/h, mon photographe Julien prévient : « attention, ça va secouer... », retenant son souffle lorsque nous franchissons un énorme trou suivi de plusieurs bosses, puis rectifiant aussitôt d'un soulagement : « Oh ça va, en fait ! ». Et c'est ici que le Kadjar s'illustre avec merveille. Oui, oui ! Vous avez bien lu. Le Kadjar a un réel potentiel de franchissement. Mais calmez-vous, il ne s'agit pas d'un Wrangler, ni d'un Defender, mais lors de notre essai nous avons pu emmener notre diva en « Black edition » sur des sentiers improbables, routes accidentées, chemin boueux, sable... Et à aucun moment nous n'avons été tanqués.

Là dessus, il n'y a pas de miracle, il suffit de jeter un œil à la monte de pneus : Michelin Pilot Sport. La valeur sûre ! Pire ! Pris dans un élan sans limite, nous avons été tentés de considérer l'escalade et la descente de grosses pierres...

* Daniel Latif

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com





Derya Adıgüzel

« Paris is always a good idea », déclarait Audrey Hepburn dans le film *Sabrina*.

C'est peut-être l'un des moyens les plus simples et les plus beaux d'exprimer son amour pour une ville. Paris est la ville qui a été et continue à être le sujet de plusieurs scénarios, de livres, de poèmes, d'histoires d'amour. Par exemple, le film *Midnight in Paris* est une œuvre moderne du génie du cinéma Woody Allen qui exprime l'âme de Paris et qui est sûrement l'une des productions qui reflète le mieux le passé et le présent de cette ville miraculeuse. Gil est un écrivain hollywoodien à succès, mais il se débat avec son premier roman. Il tombe amoureux de Paris et pense qu'il devrait s'y rendre avec sa compagne après leur mariage, mais Inez ne partage pas ses idées romantiques sur cette ville ni l'idée que les années 1920 représentent l'âge d'or. Quand Inez va danser avec ses amis, Gil se promène à minuit dans les rues parisiennes et découvre ce qui pourrait bien être la source d'inspiration ultime pour l'écriture. Les promenades quotidiennes de Gil pourraient le rapprocher du cœur de la ville, mais l'éloignent de la femme qu'il est sur le point d'épouser. Par l'intermédiaire de Gil, Woody Allen nous fait rêver de di-

Paris est toujours une bonne idée

ners, de danses et de conversations avec des personnalités comme Salvador Dali, Scott Fitzgerald et Ernest Hemingway, avec Paris comme toile de fond.



C'est une ville à découvrir dans son intégralité, et tous les jours. Visiteurs et habitants ne cessent de faire de nouvelles découvertes à Paris. On y trouve de tout, pour tous les budgets et les goûts. Durant les années où j'ai vécu à Paris, j'ai essayé de me familiariser à divers arrondissements en logeant dans différents appartements. Si les quartiers sont tous différents, il n'en reste pas moins que j'ai tout particulièrement apprécié vivre dans le XVI^{ème}, au niveau de la Porte Dauphine, mais aussi au Pont de Neuilly ainsi que dans le Ve arrondissement, à Place Monge. C'est peut-être ça le bonheur. Marcher le long de la Seine, prendre un café dans un bistrot du Pont

Marie, prendre la direction de la Place Contrescarpe pour manger des pommes de terre au four, puis boire un Diabolo menthe ou cerise chez Deux Magots à Saint Germain, marcher le long du canal Saint Martin avec celle ou celui que l'on aime, et terminer sa journée – si votre budget le permet – par une dégustation d'huitres spéciales dans les restaurants de luxe près du métro Vavin.

C'est une ville de gastronomes où se rencontrent des célébrités comme dans le roman *Das Parfum, Die Geschichte eines Mörders*, de Patrice Süskind. C'est à Paris que Jean Baptiste Grenouille rencontre Baldini au Faubourg Saint Antoine, que Jean Cocteau et Pablo Picasso se rencontrent à Montparnasse, etc.

On dit que Paris c'est toujours une bonne idée, mais nous espérons que la ville en finisse avec les événements qui ternissent son image pour redevenir le fond d'écran de la paix et du romantisme.



Suphi Baykam

Les Jeux olympiques de Paris 2024

Organiser les Jeux a toujours été une source de fierté pour la France, mais, cette fois-ci, les Parisiens ne sont pas aussi excités par cet événement. Les Français remettent en question cette décision en raison des enjeux économiques. Le budget total des JO 2024 est d'environ 6,8 milliards d'euros ; un budget qui est divisé en deux parties. Une première enveloppe de 3,6 milliards d'euros correspond au montant de l'organisation des Jeux. Le reste du budget est destiné aux investissements olympiques. Nous savons aujourd'hui que le budget sera dépassé de 500 millions d'euros puisque la construction du nouveau centre nautique d'une capacité de 40,000 personnes et du village olympique situé à Saint-Denis nécessitera des fonds bien plus importants que ce qui avait été déclaré lors de la candidature de Paris. Avec les rénovations et agrandissements de plusieurs sites, les chiffres du dépassement pourraient encore exploser. L'autre problème, c'est le transport, car le gouvernement Valls n'a pas répondu aux questions concernant la rénovation du réseau existant et n'a pas achevé les projets des nouvelles lignes 16 et 17. Ces deux nouvelles lignes ne seront pas actives en 2024 alors que l'on constate que des dépenses supplémentaires pour accélérer leur mise en activité ont engendré de nouveaux coûts. Malgré tout, on espère tous que la France va accueillir comme il se doit ces JO. Une étude de cas, réalisée par le CDES, souligne que les JO pourraient créer 25,000 emplois pérennes et générer jusqu'à 10 milliards d'euros.



Lors de ces Jeux de 2024, l'une des grandes questions portera sur le sport électronique. Le débat s'accroît sur la participation des sports comme League of Legends, DOTA ou Counter Strike. Le sport électronique sera en tout cas présent aux jeux asiatiques et le CIO continue d'y penser. Une partie du Comité olympique estime que ces jeux sont trop violents, qu'ils ne sont pas bénéfiques pour la santé (particulièrement pour les enfants de moins de 15 ans). Une autre partie avance l'argument que ces jeux sont plus universels et disposent d'une plus grande audience que de nombreux sports, mais aussi que leur développement est plus durable sur le plan économique. Dès lors, ce sport de « jeunes » permettrait une plus grande « universalité » des JO. Cet argument occupera certainement jusqu'à fin 2020 le CIO, mais nous finirons bien par connaître la liste des sports qui seront inclus aux JO.



Ozan Akyürek

Avocat au Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Relation plateforme numérique – Livreur : Contrat de travail ?

Par un arrêt rendu le 28 novembre 2018, la Cour de cassation a statué pour la première fois sur la qualification du contrat liant un livreur à une plateforme numérique.

La chambre sociale de la Cour de cassation a dû se pencher sur l'épineuse problématique du statut des travailleurs de l'économie dite « collaborative ». Était ainsi soumise à la haute juridiction la question de l'existence d'un lien de subordination entre un livreur et une plateforme numérique.

En l'espèce, un livreur travaillait, sous un statut d'indépendant, pour une société de livraison de repas à domicile. Cette plateforme utilisait une application afin de mettre en relation des restaurateurs, des clients passant une commande de repas et des livreurs à vélo. Après avoir subi deux accidents de la circulation, ledit livreur a saisi la juridiction prud'homale d'une demande de requalification de son contrat en contrat de travail.

Quatre mois après l'introduction de la procédure, la société a fait l'objet d'une liquidation judiciaire et le liquidateur a refusé d'inscrire au passif de la liquidation les demandes du coursier en paiement des courses effectuées.

En appel, après avoir relevé l'existence d'un système de bonus et de malus, les juges avaient rejeté la demande de requalification du contrat au motif qu'un tel système, bien qu'évocateur d'un pouvoir de sanction, ne suffisait pas dans les faits à caractériser un lien de subordination. Ainsi, la Cour avait retenu que le coursier (i) n'était lié à la société par aucune clause d'exclusivité ou de non-concurrence et (ii) restait libre chaque

semaine de déterminer lui-même les plages horaires au cours desquelles il souhaitait travailler.

La Cour de cassation, au contraire, considère que la qualification du contrat en contrat de travail n'aurait pas dû être écartée dans la mesure où :

- l'application était dotée d'un système de géolocalisation permettant le suivi en temps réel par la société de la position du coursier et la comptabilisation du nombre total de kilomètres parcourus par celui-ci et,
- la société de livraison disposait d'un pouvoir de sanction à l'égard du coursier.

La haute juridiction considère donc qu'il existait un pouvoir de direction et de contrôle caractérisant un lien de subordination.



Le droit

Selon le Code du travail, sont présumées ne pas être liées par un contrat de travail les personnes immatriculées au registre du commerce et des sociétés. En qualité d'auto-entrepreneur, les livreurs des plateformes numériques sont donc

présomés ne pas être salariés.

Cependant, aux termes de l'article L. 8221-6 II du même code, sur lequel se fonde la Cour de cassation :

« L'existence d'un contrat de travail peut toutefois être établie lorsque les personnes (...) fournissent directement ou par une personne interposée des prestations à un donneur d'ordre dans des conditions qui les placent dans un lien de subordination juridique permanente à l'égard de celui-ci. »

Le législateur n'a pas donné de définition précise du contrat de travail, mais selon la chambre sociale de la Cour de cassation, la caractérisation d'un lien de subordination repose sur des éléments objectifs. Ainsi, un lien de subordination est caractérisé par « l'exécution d'un travail sous l'autorité d'un employeur qui a le pouvoir de donner des ordres et des directives, d'en contrôler l'exécution et de sanctionner les manquements de son subordonné » (Soc., 13 novembre 1996, n° 94-13.187).

La qualification de contrat est d'ordre public et les parties ne peuvent donc y déroger. Ainsi, la Cour de cassation juge que « la seule volonté des parties est impuissante à soustraire un travailleur au statut social qui découle nécessairement des conditions d'accomplissement de son travail » (Ass. Plén., 4 mars 1983, n° 81-11.647 et 81-15.290).

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com

Yapı Kredi Kültür Sanat Yayıncılık présente: L'exposition « La poésie est partout – le centenaire d'İlhan Berk »

Du 21 novembre 2018 au 20 janvier 2019 se déroule l'exposition commémorant le 100^e anniversaire de la naissance d'İlhan Berk, l'un des pionniers de la poésie turque moderne. Elle se compose en six parties consacrées au processus de création d'İlhan Berk : « L'Épine dorsale / 25 recueils de poésies », « L'Univers / Les Images », « L'Orbite / La Bibliothèque », « le Manuel / Les Cahiers », « La Coquille / Les Objets » et « Les lettres / Les Efforts de Mise en Forme ».



Cette exposition, articulée autour des 25 recueils de poésie du poète, rassemble des dessins et des croquis inédits ; les cahiers manuscrits des années 1955 dont lui-même a conçu les couvertures et les pages des recueils de poèmes publiés

avec les couvertures de ces cahiers ; les avis, pour chaque livre, de nos principaux poètes et écrivains contemporains ; et enfin, des vidéos et des effets personnels du poète.

Grâce à son curateur le Dr Necmi Sönmez et au designer Yeşim Demir, l'exposition présente également la bibliothèque personnelle où İlhan Berk a puisé depuis 1970, lorsqu'il a commencé à vivre à Bodrum. Cette bibliothèque, qui peut être considérée comme la fenêtre du poète ouverte sur le monde, peut être consultée de manière interactive par les visiteurs. Le professeur Nami Başer parle ainsi d'İlhan Berk : « İlhan Berk appartient à la deuxième génération des poètes modernes en Turquie. On leur donne le nom de "deuxième nouveau". Les premiers, juste après la Deuxième Guerre mondiale, avaient commencé à écrire sans versification, mais ils méprisaient aussi ce qui est poétique. Alors qu'İlhan Berk et ses amis recherchent la poésie.

İlhan Berk a contribué de façon importante à la littérature turque grâce à la production d'une trentaine de recueils, mais il a aussi permis le renouvellement de la poésie turque en ce qui concerne la forme et le contenu ».



À la question « qu'est-ce qui est touchant chez ce poète ? », Nami Başer répond : « Un style à la fois provocateur et fragile, ses métaphores, le choix de ses sujets, son recours à une énumération qui semble infinie. Ainsi, dans son poème "Karadeniz", cette mer ressemble à beaucoup de choses (il dit par exemple que c'est une mer "kierkegaardienne"). Il fait ainsi ressortir tout ce qu'il y a de merveilleux dans cette eau noire ». Le professeur de littérature Sevi Özışık évoque İlhan Berk en ces termes : « C'est un poète que je qualifierais de hors-norme. C'était un intellectuel turc qui connaissait très bien la littérature turque et étrangère de son époque. 25 ans durant, il a tenu un journal. Il a consacré sa vie à l'écriture, à la poésie et au dessin ».

* Mireille Sadège

« Le temps doit changer »

Le musée Pera conclut cette année avec l'exposition « Le temps doit changer ». L'exposition, sous la direction du curateur Alistair Hicks, met en lumière les approches inhabituelles des artistes Cao Fei, Nilbar Güreş et Raqs Media Collective par rapport au concept du temps imposé par de nombreux systèmes. L'exposition accueillera les amateurs d'art jusqu'au 17 mars 2019.

L'exposition présente un nouveau paysage de pensées inspiré de trois parties différentes du monde ; avec des artistes venus de Chine, de Turquie et d'Inde. Ces derniers explorent le temps à travers le dessin, la vidéo, la photographie, l'installation et les nouveaux médias.



La seconde exposition met à l'honneur pour la première fois en Turquie tout l'univers des arts visuels et de la culture de Sergey Parajanov, l'un des maîtres du cinéma poétique.

L'exposition reflète le monde original de l'artiste à travers un large éventail d'œuvres, allant de collages à des bribes de scènes de films, en passant par des costumes, des motifs, des peintures, des mosaïques, des objets et des photographies.



Enfant, il suit des cours de chant et de violon, s'intéresse à la peinture et au ballet, travaille au théâtre et écrit des scénarios. Il intègre l'Institut supérieur cinématographique d'État de Moscou.

Dans son travail, vous découvrirez de nombreux thèmes comme l'enfance, la famille, la religion, la captivité, la liberté, la culture, les traditions et la vie. En raison de son comportement dissident et après une lutte difficile avec le régime soviétique, il subit de longues périodes d'emprisonnement et il se voit enlever le droit de faire du cinéma. C'est alors qu'il commence ses collages ; tout est source de matériel pour lui, son monde imaginaire sans frontières et son symbolisme font de lui un véritable maître d'art. Ce passage du cinéma aux collages lui permet d'exprimer à nouveau toute sa puissance créatrice.

* Meliha Serbes et Sati Karagöz



Daniel Latif

Féerie de Noël au Danemark

Si la magie de Noël reste entière en France, elle est d'autant plus animée au Danemark. Regorgeant de traditions, ce petit pays situé au nord de l'Europe nous invite et nous plonge dans la féerie de Noël. Cap sur le pays où le père Noël existe bel et bien. Bien loin de la foule parisienne, Copenhague, la capitale, nous accueille dans une ambiance chaleureuse, avec comme décor la neige et les flocons, ce qui renforce la beauté du pays. À la veille du 24 décembre, les préparatifs se font sentir, la ville s'agite et les senteurs d'épices et de sucre se dégagent à travers les rues du centre-ville, tout en se mêlant aux bruits de papiers cadeaux dans l'incontournable centre commercial Magasin, où tout un étage d'emballages de cadeaux y est dédié. L'esprit de Noël résonne également à travers les chansons que l'on entend à la radio, *medium* des plus intimes ayant une place prépondérante dans les foyers danois.

Bien que le froid soit à l'extérieur, les âmes elles sont véritablement réchauffées. Pour les Danois, le réveillon de Noël est un jour très important. « Il ne manque que la neige », se désole Tania,



restauratrice à Nyhavn, qui a du mal à se remémorer un Noël enneigé. S'il ne neige pas encore à Copenhague, à Aalborg, dans le nord du Jutland, de gros flocons commencent à recouvrir la ville. Aalborg, très connue pour son Aquavit, est la quatrième plus grande ville du Danemark après Aarhus et Odense.



Un Noël traditionnel et authentique

L'immersion est totale. Dans les écoles, les enseignants racontent l'Évangile, on chante *l'Enfant est né à Bethléem* et l'on organise des sorties scolaires à l'église. Dans les familles traditionnelles danoises, l'on s'active au dernier moment pour décorer les sapins de façon très sophistiquée, mais raffinée. « L'idée est de conserver l'arbre de Noël le plus longtemps possible », explique Lilly, professeure des écoles. Dans le jardin, stocké dans la véranda ou régulièrement arrosé, chacun sa technique pour que le sapin conserve ses couleurs ainsi que toutes ses épines.

Il n'y a pas que le sapin qui est mis à l'honneur. En effet, les Danois ne lésinent pas sur la créativité des déco-

rations et vont jusqu'à enluminer leurs maisons avec des guirlandes multicolores, des personnages de Noël, comme ces lutins nommés *nissemand*, jusqu'aux motifs animés et illuminés grâce à des vidéoprojecteurs, se surpassant ainsi tous dans le concours de la maison la plus illuminée et féerique une fois la nuit tombée.

À l'intérieur des foyers règne un agréable fumet. En effet, l'un des plats traditionnels danois y est préparé pour l'occasion. Au menu, canard farci et cochon, accompagnés de pommes de terre caramélisées ou nature et agrémentées d'une sauce brune délicieuse. Pour ravir tout le monde, la *Hvidtøl*, une bière à faible taux d'alcool, y est servie. Cette dernière est très prisée dans les pays scandinaves et est considérée comme l'emblématique boisson traditionnelle de Noël offrant des notes sucrées et légèrement pétillantes.

La famille entière est ainsi réunie pour passer un moment inoubliable autour des nombreuses traditions danoises. Effectivement, il est de coutume après le repas de danser main dans la main, tournant autour du sapin, en chantant des comptines de Noël. Ensuite, les Danois organisent des petits jeux à table au moment du dessert qui se compose de riz-à-l'amande, un riz au lait avec des copeaux d'amandes, accompagné d'un coulis de cerises. Toujours ludique, et dans l'esprit des fêtes, celui qui parvient à trouver l'amande entière dissimulée dans le dessert gagne un cadeau qu'il pourra ouvrir avant le vrai moment d'ouverture des cadeaux sous le sapin.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com

Éric-Emmanuel Schmitt : « La littérature est un moyen de lutter contre la bêtise, l'intolérance et la simplification des idées ».

Dramaturge, romancier, nouvelliste, essayiste, cinéaste, Éric-Emmanuel Schmitt est l'un des auteurs français les plus lus dans le monde. Élu en janvier 2016 à l'Académie Goncourt, acclamé par le public et la critique, l'auteur le plus étudié dans les collèges et les lycées était de passage à Istanbul le 28 novembre dernier afin de recevoir le Prix littéraire NDS des lycéens 2018 pour son livre « Les dix enfants que Madame Ming n'a jamais eus », mais aussi pour donner une conférence, introduite et modérée par Madame le Professeur Füsün Türkmen, intitulée : « Écrire en langue française aujourd'hui – rayonnement mondial et l'importance des prix littéraires ». Rencontre avec un écrivain dont les passions nourrissent ses livres.



Vous avez écrit de nombreux romans, mais aussi des nouvelles. Comment s'effectue ce choix ?

J'obéis aux personnages et à l'histoire qui me disent eux-mêmes si l'histoire nécessite d'écrire 20 pages, 80 pages ou 400 pages. Mes livres se composent très naturellement. J'ai ainsi parfois l'impression d'être davantage un jardinier qu'un créateur. Un jardinier entretient les fleurs, récolte les fruits, il fait en sorte que les choses se passent bien. Il en est de même pour moi.

À l'origine de vos personnages, y a-t-il des personnalités qui vous ont inspiré ?

En réalité, un personnage s'inspire de plusieurs individus desquels je retire certains traits de caractère. Ces individus se fondent ensemble pour créer un personnage. C'est la vie qui m'inspire. Je ne suis pas quelqu'un d'observateur, mais je suis très empathique et j'aime voir le monde à travers les yeux de quelqu'un d'autre. Par exemple, en tant qu'homme, écrire *La femme au miroir* m'a permis de percevoir le monde différemment à travers le regard de trois femmes. Cela m'a beaucoup enrichi, car je pratiquais alors une féminité objective que je ne m'autoriserais pas dans la

vie. Ce sont donc de réelles expériences auxquelles je me livre. En définitive, ce qui fonde ma carrière d'écrivain c'est l'empathie.

Tous mes livres sont inspirés de la vie quotidienne et les questions que posent mes livres sont des interrogations que nous nous posons tous à un moment ou à un autre. Je pense que l'on partage tous les mêmes questions, mais pas les mêmes réponses. Ainsi, si nous devons bâtir un humanisme, nous devons le fonder sur le partage des questions. Nous nous différencions et nous affrontons sur nos réponses, mais la paix et la fraternité se trouvent dans le partage de la question. J'invite à réfléchir à ceci, car finalement je pratique aussi la philosophie à travers l'écriture. Je veux partager des questionnements et respecter les réponses plutôt qu'imposer une vérité. Bien entendu, il y a tout de même un engagement dans ce que j'écris, certaines de mes valeurs transparaissent dans mes livres, c'est le cas du respect de toute vie, de la haine des idéologies et des « certitudes » qui deviennent mortifères, le respect de la liberté intérieure de l'être et l'amour.

Dans *La femme au miroir*, Hanna, qui vit à Vienne, rencontre un disciple de Freud. Comment en êtes-vous arrivé à ceci ?

J'ai beaucoup lu Freud durant mes études de philosophie et je me suis passionné pour les débuts de la psychanalyse ainsi que pour les premières femmes qui en ont fait leur métier. Ce sont donc en partie mes goûts personnels qui ont permis cette rencontre entre Hanna et Freud.

Le processus fut similaire avec le personnage d'Anne de Bruges puisque je

m'intéresse aux mystiques flamandes et rhénanes de la Renaissance. Quand je lis leurs poèmes, j'ai l'impression qu'elles me parlent de façon très authentique alors que les textes des hommes de la même époque me semblent dogmatiques, idéologisés, théologiques et complètement dépassés.

En définitive, mes passions nourrissent mes livres.



Vous avez écrit sur différentes religions. Pourquoi ce choix ?

Je pense qu'il est très important de se connaître les uns les autres pour vivre ensemble. Nous sommes de plus en plus dans des sociétés fracturées avec différentes cultures religieuses. La solution ce n'est pas qu'on devienne tous athées ou catholiques ou musulmans. Pour vivre ensemble, il faut avoir la curiosité et la connaissance de l'autre. À travers mes textes, j'essaie de créer cette familiarité. Si j'essayais d'écrire un essai de philosophie sur la tolérance, je ne serais lu que par 500 personnes, mais en racontant des histoires sur ce sujet avec des personnages de chair et de sang, je touche des millions de lecteurs. La littérature est un moyen de lutter contre la bêtise, l'intolérance et la simplification des idées.

Que pensez-vous de la situation actuelle du monde ? Y a-t-il un espoir alors que nous observons la montée du conservatisme, mais que, à l'inverse, le multiculturalisme prend de l'essor ?

Je crois que l'humanité ne progresse pas. Les sciences, la technologie progressent, mais pas l'humain. Je pense que le combat pour la paix, pour l'entente et la bienveillance est un combat qu'on ne gagnera jamais. Mais il faut se battre, car la beauté du combat ce n'est pas la victoire, c'est la raison pour laquelle on se bat. Je lutterai toute ma vie pour que les gens soient plus attentifs aux autres, plus humains, plus ouverts et bienveillants bien que je sache que je ne remporterai jamais le combat.

Vous êtes à Istanbul afin de recevoir un Prix pour *Les Dix Enfants que Madame Ming n'a jamais eus*. Accordez-vous une importance à ce genre de reconnaissance ?

Oui, car ce sont les prix qui font connaître un écrivain, qui lui font rencontrer le public et je suis particulièrement sensible quand il vient d'un public de jeunes gens. Ça me donne confiance en moi et en l'avenir.

C'est très injuste, j'aime toujours plus mes jeunes lecteurs que les plus âgés. Ça me fait plaisir de savoir que des jeunes et moi l'on peut vibrer, se rejoindre sur les mêmes choses. Je sais que la dimension du plaisir dans la lecture chez les jeunes est très importante et dans l'écriture ça compte aussi beaucoup. Les jeunes sont à la fois dans le plaisir et dans l'intelligence, ils veulent qu'un livre ait du sens alors que parfois nous avons des lecteurs plus blasés qui apprécient un livre qui est certes bien écrit, mais qui n'a pas de sens. Il y a dans les lecteurs jeunes un appétit essentiel. Ce ne sont pas des lecteurs repus, ils ont faim. J'écris aussi avec la faim.



Dans ce livre, vous accordez une grande importance au rêve. La réalité est-elle toujours impitoyable ?

Je ne pourrais pas vivre sans enrichir la réalité avec l'imagination. L'imagination n'est pas une fuite de la réalité, c'est rajouter des couches à celle-ci. C'est un enrichissement de la réalité. Je n'aime pas quand on me dit qu'on lit des livres pour s'évader, je pense qu'on lit pour enrichir sa réalité. Je lis et j'écris pour ça, pour que le monde soit plus riche. En revanche, un écrivain a d'abord une responsabilité par rapport à ses lecteurs. Je n'écris pas pour moi, j'écris pour eux et je veux les emmener à faire un chemin dans l'humanité, à ressentir des émotions et à les enrichir. Si je n'arrive pas à provoquer ceci, c'est que j'ai échoué.

* Propos recueillis par Mireille Sadège et Camille Saulas



Agenda culturel

Théâtre : La Vérité

Les 4 et 25 janvier, à 20h30
Zorlu PSM, Istanbul



Ne manquez pas la pièce de théâtre *La Vérité* de Florian Zeller sur la scène de Turcell Platinum pour un moment de pure hilarité. Cette pièce, qui raconte l'histoire d'un menteur à qui tout le monde ment, a été jouée dans le monde entier et a été nommée « meilleure comédie » en 2017 aux Laurence Olivier Awards.

Théâtre : « O Gece » d'Özlem Saraç

Le 9 janvier, à 19h
Lycée Saint Benoît - Salle Silüet, Istanbul
Le lycée Saint Benoît vous propose une représentation de la pièce de théâtre mise en scène par Bilge Emin et scénarisée par Özlem Saraç.

Olten Quartet

Le 10 janvier, à 19:30h
Lycée Français Notre-Dame de Sion, Istanbul



Orchestra Sion

Le 17 janvier, à 19:30h
Lycée Français Notre-Dame de Sion, Istanbul



Exposition

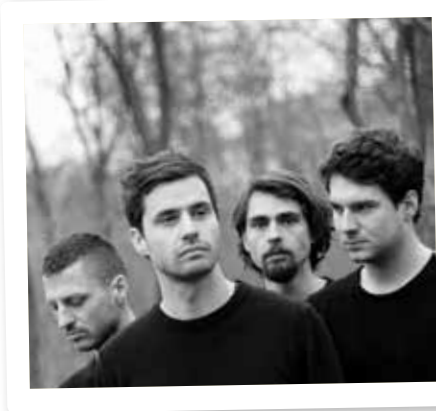
« La Nuit »
Jusqu'au
18 janvier
Lycée Saint-Joseph, Istanbul
Le Lycée français Saint-Joseph est l'hôte de l'exposition



« La Nuit » qui invite le visiteur à s'immerger dans le monde secret et souvent poétique de la nuit. Elle est organisée en partenariat avec le Musée d'Histoire Naturelle de Paris et avec le soutien de l'Ambassade de France en Turquie et de l'Institut Français.

Month of Sundays

Le 18 janvier, à 19:30h
Lycée Français Notre-Dame de Sion, Istanbul



Concert : Cappella Gabetta et Avi Avital

Le 19 janvier, à 20h30
İş Sanat, Istanbul
Oubliez tout ce que vous savez sur la mandoline et rendez-vous le 19 janvier avec Avi Avital qui jouera des morceaux de musique classique à la mandoline comme vous ne les avez jamais entendus. Il sera accompagné par l'orchestre Cappella Gabetta.



Sirma Parman

Ce mois-ci, on célébrera les 90 ans de ma grand-mère, mon idole. Elle est la plus droite, la plus honnête et la plus belle des femmes que je n'ai jamais connues. Ma grand-mère m'a beaucoup appris. Grâce à elle, dès le plus jeune âge, j'ai acquis de bonnes habitudes, mais j'ai aussi compris l'importance du recyclage et de la lutte contre le gaspillage — alimentaire et monétaire.

Aujourd'hui, le recyclage est devenu une priorité écologique majeure. Ma grand-mère est une femme extraordinairement consciente des enjeux actuels. Bien avant que ce sujet ne devienne populaire, elle recyclait déjà tout, des journaux au plastique. Pour ma part, je dois admettre que je ne suis pas encore au point. Mais, afin de célébrer ce 90e anniversaire, j'ai voulu écrire sur les artistes qui travaillent avec des matériaux recyclés. Leur art peut être considéré comme une réflexion sur le pouvoir du recyclage comme action écologique et politique. Le but de l'art recyclé n'est pas de mettre les déchets en valeur, mais de s'en servir comme des composants extraordinaires.

L'histoire de l'assemblage et le potentiel du recyclage remontent aux œuvres des dadaïstes qui étaient fascinés par l'idée d'apporter un nouveau sens aux matériaux de la vie quotidienne.

Cependant, l'art recyclé est un mouvement relativement contemporain. Tim Noble et Sue Webster sont connus pour leurs sculptures conçues à partir d'objets de récupération — notamment des ordures ménagères et des sacs-poubelle — qui, une fois éclairées sous un certain angle, font apparaître une ombre. En effet, si au premier plan on observe un amas de déchets, c'est sur le mur que la

L'art recyclé

sculpture se dessine par le biais d'une ombre formant des silhouettes.

Pet Project de l'artiste japonaise Miwa Koizumi est un exemple parfait de l'art qui utilise le recyclage. « J'aime l'idée d'utiliser des contenants de liquides pour créer des animaux aquatiques », explique Miwa Koizumi lorsqu'elle évoque ses œuvres composées de bouteilles d'eau en plastique.

Il faut aussi mentionner le travail d'Aurora Robson. Cette artiste canadienne se concentre sur des thèmes liés à l'environnement. L'objectif principal de cette dernière est de créer des œuvres en utilisant du plastique collecté en interceptant le flux de déchets, avant qu'il soit envoyé au recyclage. A. Robson opte plutôt pour les bouteilles en plastique, un matériau froid et inflexible qu'elle transforme en sculptures colorées et fantaisistes.



Certains artistes se sont aussi inspirés de la technologie, du développement de la consommation et de la cyberculture de nos sociétés. Par exemple, l'artiste britannique Nik Gentry utilise des disquettes recyclées sur lesquelles il peint des portraits futuristes. Quant à Miguel Rivera, il crée des robots artistiques en transformant d'anciens disques durs.

La rencontre de Taner avec des demi-masques -1

Quand Emre Koyuncuğlu, la directrice du festival des arts du spectacle au Musée Sakıp Sabancı, m'a proposé cet été de mettre en scène un petit spectacle à partir d'une des pièces de Haldun Taner avec des masques, j'ai d'abord hésité. Je n'étais pas sûre que les comédies de Taner m'offriraient un terrain à explorer pour le jeu masqué, un style que j'ai étudié et pratiqué pendant deux ans à l'École Internationale de Théâtre Jacques Lecoq à Paris. Je me suis d'abord mise à lire ses pièces dramatiques puis ses comédies. J'ai tout de suite été convaincue que les comédies de Taner avec des demi-masques — surtout *Je ferme les yeux et je fais mon devoir* — auraient été une provocation fructueuse pour une metteuse en scène qui s'intéresse à la théâtralité sur scène.

À partir des années 1960, Haldun Taner, auteur et théoricien du théâtre, entreprend une recherche sur de nouvelles formes théâtrales à travers ses pièces. Il crée alors une nouvelle écriture théâtrale et bâtit sa propre « école » qui croise des

formes traditionnelles du théâtre avec l'ortaoyunu, le meddah, le karagöz ainsi qu'avec celles qui viennent de l'Occident — théâtre cabaret politique et satirique, comédie musicale ou bien théâtre épique tel qu'il est défini par Brecht. Si j'utilise les termes de Metin And, chercheur et historien des arts du spectacle, c'est parce que Taner cherche un « style et une attitude turcs » dans le fond et la forme de son écriture théâtrale. D'une part, il est très influencé par Brecht, et donc par le théâtre cabaret politique et satirique (francophone et germanophone, puisqu'il a étudié le théâtre et la philosophie à l'Université de Vienne et à l'Académie de Max Reinhardt) ; d'autre part, il entreprend un retour aux sources traditionnelles, non pas d'une manière superficielle, mais en s'appropriant le langage, la forme la composition. *L'épopée d'Ali de Keşan* est



l'une de ses pièces les plus connues. Il y met en valeur toutes les caractéristiques traditionnelles du théâtre turc tout en mêlant comédie musicale épique et cabaret politique et satirique.

Je ferme les yeux et je fais mon devoir est la première pièce qu'il a écrite après le succès de *L'épopée d'Ali de Keşan*. On constate que Taner continue la même recherche dramaturgique. Le mois prochain, je parlerai de façon détaillée de la pièce, des discussions théoriques qu'elle peut entraîner et de ce que j'ai essayé de faire avec des demi-masques dans la mise en scène de la pièce.

* Mine Çerçi